

Zeitschrift: Saussurea : journal de la Société botanique de Genève
Herausgeber: Société botanique de Genève
Band: 6 (1975)

Artikel: Méditation sur la botanique systématique
Autor: Bernardi, Luciano
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1099057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Méditation sur la botanique systématique

LUCIANO BERNARDI

Conservateur au Conservatoire et Jardin botaniques

Au-dessus de lui il n'y avait que le ciel, infiniment haut, sur lequel glissaient lentement des nuages... "Comment se fait-il que je ne voyais pas auparavant ce ciel infini? ... Oui tout est vanité, tout est mensonge à part ce ciel. Rien, rien n'existe que lui... Mais cela aussi n'existe pas. Il n'y a rien, il n'y a que le silence, le repos..."

Tolstoï: *La guerre et la paix*, I, ch. XVI.

I have been studying how I may compare
the prison where I live unto the world:
and for because the world is populous
and here is not a creature but myself,
I cannot do it...

Shakespeare, *Richard II*, V, 5, 1-5.

Si tu caches ta face, ils sont éperdus;
si tu leur retires le souffle, ils expirent
et retournent dans leur poussière.
S'ils reçoivent de nouveau ton souffle,
ils revivent. Et tu renouvelles la face de
[la terre.
Psaume 104 (103), 29-30.

Dans notre monde faustien, qui n'est plus qu'un tapis roulant à présélections, la méditation à l'état de veille devient impossible. Le sommeil, d'autre part, par les implications conflictives des rêves, nous donnerait tellement de travail, au réveil pour trouver le fil d'Ariane, le matériel pour la méditation de nos images oniriques, qu'on pourrait fort bien vivre de ses songes au risque de bientôt souffrir d'une insomnie létale.

Est-il accordé aux riches le loisir de méditer? Certes pas, car la moindre distraction les priverait de leurs biens. Les pauvres doivent penser à leur subsistance, gibier véloce.

Prenons alors un chemin clandestin, qui nous conduit à une forêt, au pied d'une montagne. Plusieurs écriteaux, cloués aux troncs, nous défendent tant de choses, mais heureusement aucun ne porte "Méditation interdite".

“Asseyons-nous, mes amis, et méditons.” “Comment ça?” La méditation est silence et de plus la méditation est solitude. Personne alors, n’est près de moi; c’est pour cela que le monde ne veut pas méditer. On a trop peur de la solitude et du silence. Ce que l’on tolère, au pis aller, c’est le “dialogue” qui n’est au fond qu’une série de monologues successifs, chacun restant sur ses opinions.

Si je reste à la lisière, si je m’étends dans l’herbe couché sur le dos (Oh grande misère de la langue française: “couché sur le dos”, locution stupide autant qu’imprécise, pour dire: “supinus”. Cet adjectif latin a été rejeté alors que l’italien, l’espagnol, le portugais et même l’anglais, l’ont accepté dans leurs lexiques), je ne vois que le ciel et je risque de m’abîmer dans la méditation du prince André, blessé à Austerlitz (première épigraphe ci-dessus). Tolstoï avait certainement déjà bu le philtre de Schopenhauer, préparé avec les herbes de l’hindouisme, négateur de la vie: même le ciel n’existe pas. Il n’y a rien que le silence et le repos. Le voile de Maya, où sont tissées toutes les apparences illusives de ce monde, s’entrouvre et André ne voit que le néant. Le grand théâtre du monde, serait-il réduit à son seul rideau? Les perspectives du temps qui nous effraient, ne seraient-elles que trompe-l’œil? Non, mon prince, je te laisse à ton néant: il se peut que tu aies raison, ma deuxième naissance sera peut-être identique à la tienne: le Nirvana. Mais je laisse la lisière et j’entre dans la Forêt, forêt avec F majuscule, que je peux glisser, au gré de ma méditation, sur n’importe quelle latitude et longitude; comme “Silva” paradigmatique, elle mérite la majuscule, autant que les présidents de chambres de commerce, et leur tombeau au Père Lachaise.

Faut-il que je dise quelque chose à la Forêt, à la façon d’un “Bonjour”? “Forêt, je serai toujours en toi et à toi, durant la méditation, je ne creuserai pas une grotte, pour me terrer et en taupé m’exclamer: il n’y a pas de forêt!”

J’exclus donc toute méditation cartésienne. Descartes, ce géomètre du désespoir, méditait dans une chambre, dit-on, mais une chambre sans fenêtre, un bunker sans soleil, avec au-dehors un écriteau “Don’t disturb. Je médite et cogite. Eintritt verboten, Nature comprise”. En faisant ainsi méditation, on arrive fatalement à une impasse et on y reste, car la chambre close est une impasse et Sartre nous le confirme: la chambre close c’est l’Enfer. Le “Cogito” fameux, flotte à mi-hauteur comme un ballon d’enfant, ne s’attachant point au monde objectif. Il ne reste donc pour ce ballon, que l’étendue géométrique: une sorte d’ectoplasme que Descartes sort de lui-même, car la géométrie nous est innée. La Nature, n’étant pas “cogitans”, n’existe pas: elle peut être pensée ou rêvée, mais cela ne lui donne pas une authenticité. Les animaux? Il s’agit de machines, de jouets, que l’on peut donc utiliser à sa guise; ni souffrance, ni joie en dehors de mon “cogito”. Mais si j’étais moi-même le “Cogito” d’autre “Cogitans”? Seul Dieu, alors, arrivant comme un boy-scout pour sa B.A. dans la chambre et se perchait sur le ciel de lit, sauvera notre René de l’angoisse. Il s’agit toutefois d’un deus ex machina et je lui préfère ceux d’Euripide qui sont beaucoup plus photogéniques.

Pour ma part, je crois tellement à l’existence de la Forêt, que j’en crains les replis où les serpents et scorpions peuvent se cacher. Avant de m’asseoir au pied d’un arbre, j’observe attentivement si une branche corpulente n’a pas la maligne intention de me tomber sur la tête. Car je crois aussi à la gravité et à la relative fragilité de mon crâne. Je l’avoue, j’ai l’ingénuité de croire fermement à la réalité du monde qui m’entoure et à la correspondance adéquate de son apparence, par mes sens, avec son essence. Je peux admirer ce que me dit la physique quantique, sur l’improbabilité d’un monde objectif, tel que nos sens nous le représentent,

mais lorsque je côtoie le tram 12 (Carouge-Moillesulaz) en vélo je me garde bien de zig-zaguer trop près de lui. Sir Eddington m'assure que les atomes du tram sont éloignés l'un de l'autre dans la même proportion que les étoiles dans le ciel presque vide, mais ce tram rouge a beaucoup trop d'atomes et je tiens à conserver l'intégrité de ceux qui composent mon vélo et aussi de ceux qui constituent mon "moi". Et j'ajoute, à l'intention de mon entourage: "Laisse-moi t'observer à l'œil nu, Forêt. Que tes atomes soient enchaînés par des lois toutes pareilles dans l'univers, cela ne m'empêche pas de reconnaître ton existence propre. Certes, les réalités sous-jacentes, corpusculaires, atomiques, moléculaires, bio-chimiques, existent. Mais le "comment" tu t'es faite, les différents végétaux qui t'intègrent, les nombreuses sortes d'arbres, de lianes, d'arbustes, d'herbes, de mousses, de champignons, etc., constituent à mes yeux, une assemblée de formes qui a su s'évader de la rigoureuse causalité physique. En effet, dans la portion de Forêt tropicale où je médite au soleil, pourquoi la matière verte baignée par la même atmosphère et réponde univoque de la photosynthèse, assume-t-elle un pareil nombre de formes différentes? Pourquoi ici cette écorce fissurée et là, une autre lisse comme la paume; ces feuilles petites et découpées, et tout près, un buisson ridicule par sa tige gracile qui soutient des feuilles énormes et coriaces? N'est-il pas plus rationnel, plus rigoureux de penser qu'il y a une grosse irresponsabilité dans ce gaspillage de formes? Pourquoi-pas une seule sorte d'arbre, modèle résistant à toute bise et maladie, garantie par la sélection naturelle, ne constitue-t-elle pas la forêt avec un sous-bois formé par l'arbuste "patenté" et ici et là une mousse "ne varietur"? Est-ce que la Forêt est un lieu privilégié pour cet outreucidant exhibitionnisme de la matière? Certainement pas! Je voudrais avoir un ami astronome, afin de lui demander si dans les cieux se trouvent deux étoiles absolument identiques. Cependant, tenu à ma méditation, privé de livres, qui seraient d'ailleurs vite désintégrés par les micro-organismes silvicoles, j'ose me donner une réponse à priori: dans tout l'univers il ne peut pas exister deux étoiles identiques. Je pense qu'il en est de même pour les atomes. Au point de vue statistique, ils nous sont identiques, mais probablement chacun d'eux diffère-t-il des autres comme les fourmis de la forêt, comme la foule d'une ville, observée d'avion... nous confondons uniformité et identité.

J'ai laissé ainsi pénétrer dans la Forêt le vieux pleureur, Héraclite, le premier des philosophes qui n'a vu dans l'univers que changement. Toute ou presque toute la philosophie actuelle est héraclitienne, et pour cause! L'Univers est dans le temps. Il suit donc un vecteur irréversible. Plongé dans un processus historique, il s'ensuit que rien n'est; les "piliers" même de l'univers ne sont pas. Tout est devenir. Nous avons conscience de cela nous-mêmes. Comme les feuilles d'un arbre qui tombent perpétuellement, les moments de notre vie nous laissent et nous ne sommes ni l'arbre dépouillé, ni la branche nue... Nous ne vivons rien d'autre que des moments: la feuille qui nous quitte, c'est le "nous". Mais alors, le vecteur qui entraîne le tout est sans conteste le sens de l'univers, et partant de toutes ses parties. La problématique de la téléologie, que l'on veut prouver ou nier dans le moindre détail d'un organe, d'un poil ou d'une tache ou d'une réaction, m'apparaît oisive comme la pétulance des enfants qui à toute réponse font suivre un "pourquoi?"

"Mais nous n'allons nulle part" disent les poux aveugles de l'albatros. Oui, vous allez, malgré vous, vers un but, portés par les ailes du temps!

Il est néanmoins difficile d'expliquer les "larmes d'Héraclite". Pourquoi la philosophie du changement perpétuel, de l'aller sans retour, n'est-elle pas souriante? D'où viennent l'inquiétude et l'amertume qui, comme un limon tenace, s'attachent

à notre âme, plongée dans les eaux mouvantes? Si elle aussi n'est rien d'autre que mouvement, comment se fait-il qu'elle ne se reconnaisse point dans le fleuve d'Héraclite? Pourquoi veut-elle toujours reposer près de Parménide, ce rocher de perfection? Ne sommes-nous qu'une existence fugitive, ou aussi une essence intemporelle? Personne peut prétendre l'affirmer ou le nier, sinon pour soi-même, la réponse étant inscrite dans le cœur de chaque homme.

Je peux pourtant dire que, coexistant avec la fluctuation de l'existence, il persiste dans "omnes res naturales", dans toutes les choses de la nature, nous compris, la mémoire. C'est bien la mémoire, c'est-à-dire la constitution de "systèmes" relativement stables d'objets naturels qui me permet de comprendre petit à petit et de classer la Forêt que je hante et qui me hante.

"Tout est relatif". D'accord, mon Héraclite, mais d'une façon très relative! Combien de temps resterai-je à méditer et étudier la Forêt? Mille ans? Même pas, un peu moins certainement pour le plus grand soulagement de la Caisse de Retraite; peut-être moins de 500 ans: une paille! Et cette Forêt, tout en naviguant comme un radeau sur le fleuve d'Héraclite, changera radicalement de formes en 50 ou 60 millions d'ans. Quelle mémoire fidèle tu as, Forêt!

Dans ces conditions objectives qui sont celles de notre planète, je peux considérer l'exercice de la Botanique systématique, comme fondé et stable. Je n'embrasse pas le Protée de l'Odyssée, qui change de genre à chaque empoignade, mais une riche série de formes végétales, qui par la vitesse très différente de sa propre "mémoire" et de la mienne, ne s'estompe pas comme le fantôme d'Hamlet senior.

Au secours de ma mémoire, infidèle comme un Don Giovanni, viennent toutes celles des autres hommes qui se sont intéressés et ont travaillé la Botanique. Les Bibliothèques et les Herbiers, prodigieux recueils de "mémoires", m'aideront dans mon travail.

Ce mot "travail" sonne comme le glas de ma méditation. Le travail comporte un effort dirigé, une vision soutenue, mais restreinte sur un sujet et la canalisation de toutes les énergies. Déchiré par la blessure de son travail de guerrier, le prince André tombe en méditation, découvre le ciel, puis le néant et le repos. Mis en prison par l'usurpateur Bolingbroke, Richard II essaye de peupler sa cellule des enfantements de son cerveau, de sa "mémoire" et de son âme... mais normalement nous n'avons ni le loisir ni le droit de méditer. Qu'un fonctionnaire soit découvert en profondes méditations durant ses heures de travail, et on l'invitera courtoisement à les poursuivre chez lui. Je tiens donc à préciser, que la présente méditation est de fin de semaine: 30 mai-1^{er} juin 1975, jours particulièrement pluvieux. Le soleil m'aurait propulsé vers la nature en cycliste, en nageur ou en tennisman. La pluie m'a engagé à réfléchir sur la Nature. Relativité donc — dans ce cas: météorologique — de la méditation! Mais pourtant, il faut bien se poser la question un jour ou l'autre: "Pourquoi telle activité, et non pas telle autre?" Nous sommes tous plus ou moins les galériens d'une besogne, mais nous pouvons essayer de changer de rame.

Dans le domaine de la connaissance, deux abîmes s'ouvrent sous les pieds du chercheur qui procède alors sur une crête en lame de rasoir. Sa propre avidité de connaître d'une part, et la multiplicité des recherches d'autrui d'autre part, l'obligent à une épuisante recherche des recherches; d'où l'œil hagard et inquiet de beaucoup de chercheurs, qui n'ont de temps pour rien. Ainsi, la rame casse, ou la poignée cède. Méditons-y, cela en vaut-il la peine? Avec nos heures comptées, voulons-nous vraiment mesurer l'infini? Un peu de sagesse, Herr Doktor Faust...

Par ailleurs, nous avons en nous-mêmes cette volonté farouche de creuser à l'infini ou plutôt à l'indéfini des problèmes dont nous renvoyons la solution, pourtant toute proche, aux calendes grecques. Le botaniste systématicien a en face de lui un vrai monde d'objets naturels, campés dans le temps avec une rassurante permanence. Ces objets à classer, se présentent avec une "vibration" de formes, ou de variations, autour d'un module et ce module, c'est justement au botaniste de la découvrir, par son expérience, sa diligence et son intelligence. En reprenant Protagoras: le botaniste est la mesure des catégories botaniques. Ceci lui donne un pouvoir décisionnel, s'il a assez de souffle pour l'exercer, ce qui peut occasionner des vertiges. Par ailleurs, ce "module", ne lui est pas inné, mais il doit le trouver parmi les formes qu'il étudie; d'où devraient s'ensuivre une humilité et une patience exemplaires.

Des aspects et avantages économiques et sociaux de son activité, je ne pense pas avoir à m'occuper ici. Par ailleurs, j'ai toujours l'impression désagréable d'avoir à présenter mes mains à des sans-culottes: "Pas de durillons? A la guillotine!" Aujourd'hui on s'exclame: "Pas de chiffres d'affaires? Pas de rendement? Pas de marchandise vendue? Pas de gadgets fabriqués? Pas d'utilité sociale manifeste? Au pilori, fainéant!" D'autres, dans ce même fascicule, démontrent à force d'arguments, que les botanistes font quelque chose d'utile et au moins des publications. Cela étant dit — par d'autres — j'aimerais ajouter les avantages d'ordre différent, voire impondérable — que l'exercice de la botanique systématique donne en premier lieu à celui qui s'adonne à cette profession. Reprenons un peu ce roi en prison, qui s'imposait la méditation comme un sirop contre la toux et les maux de tête. Richard II peuple donc sa solitude des produits de sa mémoire et de son âme. La foule d'images et de sentiments qui lui viennent ne lui apportent aucune paix, mais le pressentiment de sa mort. Ses assassins sont en fait à la porte du cachot. Ainsi trop souvent, en excluant la Nature de ses considérations, c'est-à-dire, le monde objectif, la foule innombrable d'espèces libres (j'aurais mille pages à écrire à propos de la liberté formelle des espèces "in natura"), tout homme d'aujourd'hui ne fait de son milieu qu'une prison, peuplée et de ses angoisses (le flux existentiel) et de ses machines. Pourtant, nous sommes, dans la Nature, bon gré mal gré, par l'oxygène plus ou moins pur que nous respirons, par l'eau dont notre corps est en grande mesure formé, etc.; nous y resterons même avec la partie de nous-même qui va rentrer dans la matrice commune: la terre. Nous y sommes, donc, mais distraits, occupés de nous-mêmes. L'humanité actuelle ne fait que s'écouter. Nous nous micro-mesurons avec le mètre de Protagoras. Nous nous scrutons, comme une dame vieillissante face à sa craquelante beauté et nous parlons sans arrêt de nous-mêmes, à nous-mêmes, pour nous-mêmes. Rien que l'homme, dans l'univers, pour l'homme. Forcément nous souffrons alors d'une "indigestion" d'humanité. Nous sommes auto-intoxiqués de nous-mêmes, comme le chien qui lèche sa blessure infecte. Jamais l'homme dans sa courte et myope histoire n'a méprisé l'homme, comme aujourd'hui. En parallèle, c'est-à-dire dialectiquement, jamais l'homme n'a été aussi orgueilleux de soi-même... mais c'est logique: Herr Doktor Faust a pour souffleur Méphistophéles. L'homme est créateur par antonomase. Il va partout, il peut tout, il fait tout comme le Barbier de Séville.

Le botaniste systématicien peut alors, légitimement demander: "Excusez-moi, Herr Doktor Faust, mais je ne trouve plus dans la Forêt le *Tetraxis salicifolia* (arbuste de la famille des Lythracées, endémique à Maurice, disparu probablement à la fin du siècle dernier): pouvez-vous me le refaire dans vos immenses laboratoires?"

Voilà donc: l'exercice de la botanique systématique apprend à l'homme l'humilité, fait aimer le silence exemplaire de la Nature et mépriser le charabia de l'homme parlant sans arrêt à son nombril, nombril cosmique, il va sans dire.

Et pour les autres? Pour ceux qui ne sont pas encore dans le temple silencieux de la botanique systématique? D'abord ils peuvent réfléchir à tous les enrichissements que son exercice apporte à l'esprit. A notre époque friande de romans policiers, "découvrir le criminel", cache parfois le désir inavoué de l'être et de ne jamais être découvert. Il est bon de savoir que l'identification d'une modeste herbe peut nécessiter et souvent faire surgir les talents d'un Sherlock Holmes.

A Genève, ce fascicule l'expose d'une façon magistrale, les institutions prêtes à accueillir les botanistes "en herbe" (et non seulement en herbe, mais en arbres, en buissons, en mousses, etc. etc.: la systématique est magnifique et grande!) sont nombreuses.